

PEINTURE

Germaine Ernst: Chronique d'une vie de peintre

Graveur émérite, peintre et dessinateur de grand talent, Germaine Ernst, à quatre-vingts ans passés, est toujours en perpétuel émerveillement devant les belles choses que lui offre le monde. Coloriste sensible, n'hésitant pas s'il le faut à quitter les demi-teintes et les petits tons longuement cherchés pour des couleurs plus «solides»,

cela afin de souligner la composition d'une toile, de mettre en place un élément plastique, l'artiste lausannoise est à l'origine de merveilleux travaux. Paysages de lac, natures mortes qui ne sont que rigueur et simplicité, instants dérobés au monde du cirque: une œuvre dense, qui porte en elle les traces d'un solide métier.

— Outre les paysages et la nature morte, un thème revient fréquemment dans votre œuvre, celui du cirque. Pourquoi?

— J'adore le cirque. J'y allais avec mon papier et mon crayon, le matin pendant les répétitions, et je faisais des croquis.

— Est-ce que vous pouvez vous définir comme appartenant à un style de peinture, à une certaine Ecole?

— En somme, je ne me suis jamais occupée des différents mouvements de peinture. Même lorsque je suivais des cours. Ça ne me disait rien. Vous savez, je n'aime pas les clans. Ce que j'aime, c'est peindre, graver des choses.

● Germaine Ernst, galerie d'Etraz, Lausanne. Jusqu'au 3 mars 1986.

INTERVIEW: ARMANDE REYMOND



Pommes et raisin, nature morte. Huile 1984.

— Germaine Ernst, une vie consacrée entièrement à la peinture et à la gravure, pourquoi?

— C'est un besoin de créer quelque chose. Je ne peux pas vous dire autrement. Je fais ce qu'il me plaît seulement, je crois que je suis assez difficile.

— A quel point de vue?

— Peut-être pas dans ma recherche, mais dans ma manière de peindre. Il faut que ce soit bien composé, qu'il y ait un minimum de règle d'or. Mais bien sûr sans exagérer. Car, quelque fois, je crois que l'on construit des paysages instinctivement.

— Comment bâtissez-vous vos peintures?

— Je n'ai pas d'idées préconçues. Je vois des choses, je trouve que c'est beau et je les peins.

— Qu'est-ce que vous trouvez beau, par exemple?

— Eh bien, par exemple, j'aime beaucoup peindre des choses de nuit. Ça m'intéresse. Je vais faire des croquis au crépuscule. Ces toiles sont foncées mais ça ne me fait rien. Ce n'est pas facile à faire car elles sont assez colorées. Regardez, elles ne sont pas d'une seule couleur. C'est compliqué.

— Certaines de vos natures mortes sont tout à fait dans la ligne d'un Auberjonois...

— Ah! Mais j'aime Auberjonois. Vous savez, je recherche un style, sans y arriver. Un style, c'est difficile à attraper. Enfin, moi je cherche à faire des choses aussi simples que possible.

— Et la gravure?

— Il y a deux ans que je n'ai pas retouché la gravure. Je m'y suis remise il n'y a pas longtemps. Vous comprenez, la gravure c'est une telle cuisine. C'est un métier. Et moi, je fais tout. J'ai une petite presse; il faut s'occuper des papiers, qu'ils soient au bon degré d'humidité; il faut s'occuper de tirer les épreuves, de les graver, de les reprendre. C'est vraiment un métier.

Toute une vie

— Germaine Ernst, racontez-moi votre vie d'artiste.

— Je suis née à Alger, une ville à l'époque très cosmopolite où j'ai vécu jusqu'à l'âge de huit ans avant de rentrer à Lausanne. C'est ma mère qui m'a appris à lire, à écrire et à compter. A neuf ans, je suis entrée à l'Ecole Vinet. Et c'est drôle, à ce moment-là, j'en savais plus que toutes les autres petites filles de mon âge. Alors je les trouvais vraiment un peu arriérées! J'ai suivi cette Ecole Vinet jusqu'à mon diplôme de sortie.

— A ce moment-là, est-ce que le dessin vous fascinait déjà?

— J'ai toujours détesté vouloir faire du dessin. Alors, je suis entrée à l'Atelier de Nora Gross qui, à cette époque, avait ses locaux à la Cité. Là, j'ai travaillé quatre ans le dessin avec Hermenjat. Avec Hermenjat, on travaillait très bien. Il n'y avait qu'un côté ennuyeux, c'est qu'il était sourd comme un pot! Mais, c'était un merveilleux professeur. Il a dit de moi que j'avais le sens des formes. A Lausanne, c'était une époque amusante, il y avait des polémiques à n'en plus finir. A propos de la Tour Bel-Air, du vitrail jaune de Poncet à la cathédrale. C'était assez amusant!

Puis, mes études finies, mes parents m'ont donné le choix entre un séjour à Paris ou en Angleterre. Inutile de dire que j'ai choisi Paris.

— Vous êtes partie là-bas pour dessiner?

— Je n'avais pas d'argent. J'ai suivi un cours de laque. Vous savez, la laque chinoise... Ça ne m'a servi à rien du tout! A part ça, je suivais tout ce qui était gratuit. Entre autre à la Sorbonne un cours d'Histoire de l'art sur le Japon, où il n'y avait d'ailleurs que des Jaunes!

Quoi, pendant cette période, je me suis développée. J'allais au Louvre, au théâtre. Il y avait Dullin à l'Atelier, Juvet à la Comédie des Champs-Élysées. On voyait des choses extraordinaires. Je vivotais comme je pouvais. Quand on a vingt ans, on ne s'en fait pas.

Retour en Suisse

— Et lorsque vous êtes revenue en Suisse, que s'est-il passé?

— J'ai eu passablement de chance. Je n'étais pas rentrée depuis un mois que j'ai trouvé une place dans une fabrique de tricots. Je n'y connaissais rien mais j'avais des idées. En même temps, je suivais les cours d'eau-forte de Violette Diserens. Ensuite, je suis rentrée à la Société de l'Œuvre. J'étais la seule femme. J'ai fait plusieurs expositions notamment avec Laverrière, Menet mais, je me suis vite rendu compte qu'ils me mettaient toujours derrière les portes. Ils ne me prenaient pas au sérieux, alors je me suis lassée. Entre temps, je suis entrée à la Société Suisse des Femmes Peintres, où j'ai été présidente de la section vaudoise et secrétaire du Comité central.

— Et votre œuvre au milieu de toutes ces activités?

— Ah oui... Je travaillais beaucoup. J'ai participé à toutes les expositions des Femmes Peintres. J'ai eu des achats officiels très jeune. A cette époque, je travaillais beaucoup l'huile et l'eau-forte.

— Vous avez voyagé également?

— J'ai fait un séjour à Barcelone. Vous savez, à cette époque, c'était assez bizarre. Assez agité.

Chaque année également, je faisais un voyage à Paris. Je profitais beaucoup de dessiner, de faire des croquis et de peindre des petites choses. A Marseille aussi, j'ai fait toute une série d'eau-fortes.

— A cette époque, le directeur de l'Ecole Vinet s'est aperçu de mon existence et m'a demandé de donner des cours de dessin.

— Et, il y a eu votre découverte du lac?

— Oui, c'était formidable. J'ai quitté le quartier des Mousquines pour venir habiter avenue E.-Rod. Ce qui fait que j'ai véritablement découvert le lac. Je me suis beaucoup promenée au bord et j'ai beaucoup peint. J'ai aussi passablement travaillé dans les vignobles.

— Vous alliez sur le motif avec chevalet et pinceaux?

— Oui, ça m'est arrivé plusieurs fois, et encore maintenant. Mais, ces dernières années, j'ai surtout fait des tas de croquis. Des dessins d'ailleurs souvent assez poussés, avec des couleurs. Je notais les valeurs. Comme ça, je pouvais les reprendre en atelier. Je faisais aussi des petites peintures, des petites toiles.